[AUDREY] : Aujourd'hui j'ai la fatigue au bout des paupières et dans mon crâne il y a du mouvement bruyant. Je ne sais pas combien de temps je vais tenir.
[MT] : Mon sac-à-dos est trop lourd. Il va falloir y remédier.

Voyager : transitif ou intransitif ; à la vérité, je me voyage. Je voyage en moi-même. Pas à pas. Défilé de souvenirs. Filer par ce passage mnésique. Point par point.
Remonter le fil du passé, la toile du présent, du passage...

Voyager : parfois ne plus voir son propre désir – ou seulement celui d'encore voyager – prendre sens par le déplacement, le changement, le mouvement...
Voyager : déplacer sa pensée, aller plus vite que la réflexion.
Car je me voyage. Je rêve d'être autre, mais à peine ai-je rêvé autre qu'encore je rêve le différent, le « pas-le-même », autre devient le rêve et je est "l'autre" des autres.
Nous sommes tous des rêves ambulants. Chacun voyage autre-ment.

[KARLA] : « Trouver la vérité dans les choses elles-mêmes
Et non dans les mots qui désignent ces choses. »

[MT] : Le voyage n'est finalement pas un sentiment ; il est justement ce qui n'est pas de sentiment. Il est un monde sans arrêt, sans attache. Il est un monde en lui-même – c'est comme la poésie. Le voyage n'a pas de sentiment. Le voyage c'est soi-même. Voyageur : une place à part. Avoir ou être une place à part. Sens du mouvement
Le voyage, c'est l'illusion du mouvement. Car ce n'est que la succession d'instants présents vécus intensément qui crée le mouvement, l'idée du mouvement. A l'instar du cinéma, image par image le film défile ; le voyage présent par présent, le temps défile pourtant il est arrêté. De la part du rêve et de l'éveil. Force des instants. Changement.

[FLORIAN] : Je tombe, ma cheville gauche me lâche. Deux types me viennent en aide. L'un me donne trois tickets pour le tramway, l'autre qui est graphiste me donne du pain, une salade et la direction de l'autoroute pour faire du stop.

Le sac à dos est comme un placenta. Il tient chaud au corps. La ceinture serrée.
A la fois ma femme et mon enfant dis-je en plaisantant.
Le sac à dos est ce qui m'indique voyageur – il me signifie comme tel. Pour les autres et pour moi-même.
Indique l'itinérance.

[Dispositif « voiture » – vocalise – vitesse…]

[MT] : Parcelle d'esprit qui se traîne à la surface, sur la carapace de la planète.

[Dispositif « voiture » – play-back.]

[KARLA] : N'est-ce pas enthousiasmant que de faire face au printemps et à la grand-route lorsqu'on est à même de rouler pendant des milliers de kilomètres, à même de camper ou de manger, de s'arrêter ou de changer librement d'itinéraire ? Il n'y a que lorsqu'on quitte un port à son propre bord qu'on est encore plus ému ; car en mer, l'immensité s'offre sans restrictions, aucune route tracée ne s'impose à la quille... Ou dans l'air, où l'oiseau fut si longtemps seul à vivre son simple miracle !

[MT, avant-scène/face public] : **Notre état d'âme toujours changeant conditionne, transforme même, les paysages et les gens que nous rencontrons.**

[KARLA] : […] **j'étais à la recherche d'une vie « réelle »**. Loin d'une tremblante et fiévreuse Europe, je voulais **simplement tourner mes regards en moi-même. Sans doute la connaissance de soi peut être acquise n'importe où** ; mais j'étais trop faible ou trop bête pour échapper à la contagion des révoltes, des paniques, des militarismes et de la manie de faire des plans qui enfiévrait l'Europe. La distance me serait une aide, sûrement. En Occident, tout le monde semblait être aussi égarée que moi-même ; pourquoi ne pas aller vers l'Orient ?

[MT] : **Il me semble que ce développement, par lequel nous donnons forme à notre tendance la plus profonde, mûrit sur un plan qui est au-delà de l'éthique.**

[Rupture dispositif – Ligne à 4, de jardin à cour: MT/Florian/Audrey/Karla]

[FLORIAN] : **Pour certains êtres, il vient un moment où, envers et contre tout, ils doivent être aussi vrais qu'ils le peuvent afin de révéler leur essence**.
[AUDREY] : Notre mort peut l'exprimer, ou bien notre vie quotidienne, la manière dont une mère aime son enfant, un acte d'héroïsme spontané ou bien un poème sincère.
[KARLA] : Ainsi je pressens que même des voleurs, des êtres lâches ou des dictateurs vaniteux, tout aussi bien de patients commis, des artistes ou des braves, peuvent s'épanouir sitôt qu'ils ont épuisé et dépassé leur particularité innée.
[AUDREY] : Le lis ou le reptile,
[FLORIAN] : le chat ou l'ortie
[AUDREY] : savent être splendidement,
[FLORIAN] : totalement eux-mêmes.
[MT] : **Créatures tourmentées par nos contradictions innées, nous devons dénouer l'écheveau qui est en nous, devenir assez simples pour pouvoir libérer la « note » fondamentale de notre Centre.**

[FLORIAN] : **Notre manière d'y parvenir peut paraître amorale,** [1 GESTE SYNCHRO.]
[AUDREY] : **mais je sais que néanmoins cela est bon,** [2 GESTES SYNCHRO. – rythmé.]
[KARLA] : **car nous sommes davantage que des êtres moraux.** [3 GESTES SYNCHRO.]

[MT + TOUS] : « Le héros est celui qui est immuablement centré. »

La nuit est destinée
au sommeil, le jour au repos
et l'âne au travail affirme un proverbe afghan.

[FLORIAN] : Hier et aujourd'hui mon pied gauche "tient" ! Depuis presque quatre semaines qu'il est tordu. Nerfs ou tendons dus à la fatigue du départ. Côté dos droit, épaule, muscle déchiré à cause du sac à dos.

[MT] : Ici, la forêt appartient à tout le monde. Quel beau cadeau de venir faire du stop en Pologne, marcher à travers les bois libres et protecteurs !
J'aime la Pologne. Le rythme de cette vie qui va en s'adaptant à l'échelle humaine – à l'humain. Exercice zen de l'auto-stop : fixer les yeux des conducteurs, même si on ne les voit pas, eux ils regardent, ou fuient.

Je cherche la P.O.L. (*Polskic Oceaniczne Linie*) chez qui j'ai réservé mon billet de traversée en cargo jusqu'à Buenos Aires. La concierge de l'agence me renvoie à une autre adresse. Mes tentatives pour parler polonais l'amuse, nous éclatons de rire, surtout elle. La situation est cocasse. Elle m'offre un thé, elle boit un café. Ça ne lui plaît pas que je dorme dehors et elle me propose un coin dans le hall de cet immeuble bureau où elle est gardienne. Elle m'incite à me restaurer à une pizzeria toute proche et à voir la mer.
Je vais sur la berge. Demande pour mon bateau, un vieux bateau capitaine ! Il arrive le 27.11.1996 de Kaliningrad.

La nouvelle gardienne de nuit a remplacé l'autre à qui j'ai offert un morceau de gâteau. Grands éclats de rire. La nouvelle semble forte et indestructible. Solidarité de femmes qui ont tenu. Comme dans tous les pays. Comme dans toutes les guerres. Toutes les femmes se connaissent et se reconnaissent.

Il neige. Je marche.
J'écris dans la rue. Presqu'en marchant – c'est une sorte de maladie chez moi de relier les choses – géographiquement, dans l'espace – et puis dans le temps…

Je me sens comme un des personnages des *Ailes du Désir* de Wim Wenders, une sorte d'invisible – un ange – peut-être un ange est-il l'expression de l'incapacité de lier les choses ? Est-ce cela que veut signifier l'expression "un ange passe", exprimer quelque chose d'irreliable – qu'on ne peut mettre en relation – d'*inliable* ! Inaliénable ?
Bientôt le paysage sera recouvert de mousse blanche tant la neige ne cesse de tomber. La neige lie tout !

J'aime regarder les visages qui regardent la neige tomber.

Mon église, c'est la route.

Demain je souhaite partir vers Erblag pour atteindre Kaliningrad, l'ex-Prusse. Maintenant territoire russe.

Je me suis fait refouler à la frontière car je n'avais pas de visa. Pourtant un copain polonais m'avait assuré qu'il n'y aurait pas de problème. Alors je me suis rendu vers le sud : où j'ai rencontré – à Nowy Dwór Maz – un type intéressant qui s'occupe de rénover le cimetière de Modlin dont il m'a dédicacé un petit livret. Ce cimetière prend de l'importance à ses yeux car Modlin fut une place forte dès 1820 grâce à Napoléon. Son souhait est de pouvoir regrouper tous les documents des gens qui ont participé à des engagements guerriers – quels qu'ils soient – à Modlin, afin de sortir les combattants de leur anonymat.

~~[TOUS] : Comme il est singulier de percevoir pendant quelques instants ce qui n'appartient à personne.~~

Quand je marche en ce dimanche 1er décembre sur cette route de Pologne, je ne vois pas la route, elle est une sorte de vide noir sur lequel mes pas ne peuvent laisser de traces ; c'est cela l'étrange : ne pas pouvoir laisser de traces, aucune marque n'allait s'inscrire sur cette route que je ne vois pas réellement. Je ne vois que ce qui la limite, ce qui en constitue la bordure, c'est-à-dire les champs, les arbres, les arrêts de bus, les panneaux signalétiques et quelquefois la lumière vaporeuse d'une maisonnette éloignée...
Des odeurs de porcs ou autres animaux envahissent le brouillard. Cette route m'apparaît comme un pont d'espace, un tronc de cosmos dans lequel aucune étoile ne s'est plongée, un territoire vierge, peut-être méconnu. Je n'ai pas peur. Pas d'angoisse, pas de soucis. Je suis sans demeure, l'air sans doute demeuré et pourtant ni perdu, ni inquiet. Etrangement déterminé à avancer et à attendre l'âme commune qui me sortirait du froid.

Un grand camion chargé de bois s'arrête. Le conducteur bonhomme est accompagné d'un autre type assez âgé, replié sur lui-même. A la pompe à essence il m'offre un bonbon. Le vieux a le visage en creux. Pendant qu'il sommeille légèrement, les yeux clos, à l'instar d'un arbre, ses rides tracent les sillons d'un bois ancien. Le vieux au visage de bébé. Le berceau de la peau. L'autre m'offre une cigarette. Souvent mes conducteurs me proposent une cigarette mais je ne fume pas.

Ce matin à Gdynia je paye mon billet de bateau. La secrétaire est très sympa. Elle m'offre encore le café. Je me rends directement à la caisse, aux bureaux dont je connais bien le hall pour y avoir dormi.

Pendant que je prépare le repas pour la soirée – du riz cuit pilaf et des poireaux revenus dans une poêle – j'écoute TV5, la chaîne de télévision en langue française. Une émission canadienne avec une *écrivaine* évoque les femmes, leur prise de position lorsqu'elles peuvent s'exprimer. Les enfants ne sont pas leur thème principal, il s'agit davantage de leur réalisation personnelle. Et puis Amin Maalouf parle de l'exil, de son plaisir à raconter des histoires. L'identification avec ses propres personnages le font grossir ou maigrir. Chacun – même le pire – reste une partie de l'auteur.

C'est peut-être ça l'état d'enfance : vivre les choses tellement pleinement, sans la conscience d'un avenir qui fait oublier ces mêmes choses – oublier ou reléguer au rang de souvenirs, d'expériences, de joies, de bonheurs – ressentir les choses en ignorant ce que l'on ressent, être complètement intégré dans la matière – sans regret, sans amertume de se perdre – au contraire, c'est plutôt l'impression d'une découverte constante, d'un monde nouveau à expérimenter : devenir sans savoir véritablement que l'on devient et ce que l'on devient. Parce que dans l'enfance on se donne totalement ; donner dans le sens même de se retirer, de fuir, de prendre. "Donner" participe du feu ; le feu procure de la chaleur sans être conscient qu'il est feu, ainsi de l'eau qui désaltère.

[FLORIAN] : Etonnamment il n'y a pas de verbe "*feuer*" ou "*eauer*", "*feuir*" ou "*eauir*" - "*feuillir*" et "*eauyir*" !
[AUDREY] : C'est comme pour l'homme : il n'existe pas "*hommer*" ou "*hommir*" ou "*hommendre*" ou "*hommoir*" ou "*hommoudre*"... [MT] : On dit "grandir", "mûrir", "devenir".
[MT] : L'essentiel c'est ce sentiment de l'enfance, "*enfancer*", "*enfançoir*", "*enfançoudre*", "*enfancir*", "*enfancendre*", "*enfançêtre*"...

[MT] : Jurata : couleur ambre. Rouge. Tu es rouge. De l'ambre, "*mon*" bateau. Je songe en marchant sur le quai. Petite fourmi face à ce géant. Sa coque d'acier, ce navire en fer dont j'ai déjà fait mienne la pièce qui m'est destinée. Une chambre pour deux personnes dans laquelle je suis seul. L'espace de deux pour un. En descendant la passerelle, je songe à un dialogue avec mon ancêtre.

Jurata : "*mon*" bateau. La résine des arbres qui se solidifie après avoir coulé, signifie « Jurata », comme l'ambre ; une matière que tu frottes contre les poils du chat et qui crée un champ électromagnétique. Ainsi Jurata : "l'Ambré, le rouge !"
Je m'autorise à penser "*mon*" – à moi – j'aime alors ce bateau. Ce bateau devient ma maison, mon port, ma demeure. Enfin je me pose pour plusieurs semaines ! Un répit face à ma liberté.

Au déjeuner le capitaine s'assoit en face de moi. Lorsqu'il arrive je lui serre la main en restant assis. Par la suite je me demande si je ne dois pas me lever ; je fais figure de passager pour le moins négligé. Le capitaine n'est pas très causant, derrière lui mangent les marins en salopettes oranges ou bleues, moins distingués mais plus joviaux. Ils possèdent des petites plantes qu'ils font croître sur le bord des hublots. (Je pense à *Léon* le film de Luc Besson.)

Je commence à me sentir chez moi sur ce bateau.
L'un des officiers n'aime pas son boulot, c'est pour l'argent seulement qu'il est là. Il n'a pas trop vu son fils grandir. L'autre officier ne voit pas sa famille qui est à Varsovie, le laps de temps à terre est trop court.

[AUDREY] : *Ici, chacun trouve une convenance avec le froid.*
[KARLA] : *Ma seule idée est que le monde est beau.*
[FLORIAN] : La vie exprime différents métaux, dont le métal humain, métal étrange : dissipé et irréductible, dur et tendre.
[MT] : La vie offre d'aller aux bouts des possibilités, pour soi, et sûrement en soi.

[TOUS] : Mode d'emploi pour faire un voyage :
1) [AUDREY] : Se lever le matin (lorsqu'on a dormi la nuit, sinon le jour ne constitue qu'une continuité.)
2) [KARLA] : Songer que le monde est beau. Qu'on ne connaît pas le monde. Il est nouveau.
3) [MT] : Boire. Trouver à manger (sinon s'abstenir, attendre.)
4) [AUDREY] : Marcher. Ne pas craindre de s'arrêter. Ecrire.
5) [KARLA] : Demander quelque chose à quelqu'un (une adresse, l'heure, un avis...)
6) [MT] : Donner quelque chose à quelqu'un (un objet, une attention, un sourire...)
7) [AUDREY] : Se coucher le soir (à moins de ne pas dormir, pour diverses raisons, fruits de la volonté si possible.)
N.B.: [MT] : Il est bien entendu que le 3) peut être en 6) et le 4) en 5) ou en 3). [AUDREY] : Que le 5) peut être en 3), 4) ou 6) et le 6) en 3), 4) ou 5) !

[FLORIAN] : Le bonheur peut prendre plusieurs formes : [TOUS] : la solitude, le partage, la contemplation, le rêve, le rire, la parole, manger, dormir.

[MT] : Un bateau est amarré au Jurata : l'Odyseusz. Vraisemblablement un remorqueur. Décidément je trouve notre navire terriblement grand. La passerelle est remontée, le chef d'équipe dirige tous ces rudes gaillards qui n'aspirent qu'à faire selon leur vision : il est respecté. Un bateau accoste derrière le Jurata et tend de longues et grosses cordes noires. Notre navire est ainsi tiré par l'arrière pour sortir du port. Devant et derrière, il est bien encadré. Ainsi qu'un troisième vaisseau qui supervise l'opération. Demi-tour dans le port, l'immense géant, bientôt, passe les bouées rouges et vertes. A l'avant, le remorqueur. Des lumières, telles des étoiles. Les immeubles de Gdynia. Le mouvement est lent et irrémédiable. Le cordon se coupe. Le bateau prend son autonomie vis-à-vis du quai, maintenant il flotte vers la haute mer. Le ciel est plus ou moins dégagé, [FLORIAN] : il fait très froid. [MT] : Je chantonne la symphonie du *Nouveau Monde*.

[FLORIAN] : Jurata vogue libre, indépendant des terres...

[AUDREY + KARLA] : Voyager en bateau : x jours d'un spectacle étonnant : l'apparition et la disparition du soleil.

[MT] : Je n'ai plus trop la notion des dates, des jours.
[FLORIAN] : J'oubliais, j'ai bandé mon pied gauche après avoir rasé le dessus de la cheville. Comme un oiseau.

[MT] : La radio fonctionne. Il est cinq heures vingt-cinq. Nuit blanche. Déjà le matin. Mes affaires sont un peu en désordre.

Je retourne très tôt sur le pont, presque au niveau de la cheminée pour pêcher des impressions. Cette nuit-là est le symbole de toutes mes nuits. C'est ainsi que je m'imagine la nuit : noire ou bleue, ou blanche. Un moment, un temps où le mot harmonie n'a pas de sens, plus de sens, car il n'y a qu'une note qui s'appelle silence. Noire, bleue, blanche, la nuit protectrice et infinie. Le navire est comme une âme lente, aveugle, irréductible. La brise légère du vent éveille lentement le ciel. Plus tard le rêve s'éteint, la nuit oubliée, et le navire glisse imperturbable vers des feux anonymes, des signes inconnus, des lumières énigmatiques. J'aime cette nuit ni noire, ni bleue, si blanche...
Mon œil se perd derrière moi. Je ne sais plus très bien qui je suis, ce que je fais.
J'espère en un nouveau soleil plus rouge et plus chaud. J'espère en quelque chose d'étonnant. J'ai peur de dormir et pourtant mes yeux se ferment. Toujours le silence, la fumée, le moteur lancinant. Tout semble suspendu, cependant rien ne s'arrête : l'âme éternelle tangue légèrement. Silencieusement.

[KARLA] : J'ai de la chance. [AUDREY] : Y a-t-il un verbe "*chancer*" ? – "*chançoir*", "*chançoudre*", "*chancir*", "*chançendre*".
[FLORIAN] : La question de la chance est de savoir s'il existe une chance à l'état brut.)

[MT] : Le bateau file sur cette nappe mystérieuse que mes mains ne peuvent saisir.

Cette nuit nous passons le Pas-de-Calais.
[AUDREY] : A bâbord, des phares de la France, [FLORIAN] : à tribord ceux de l'Angleterre.
[MT] : Aujourd'hui nous voguons dans la Manche.

Ce matin, le soleil est une boule jaune, orangée, qui se lève. La pluie tombe légèrement, discrètement, cet après-midi. Je commence *les Métamorphoses* d'Ovide.
En mer, les couleurs, les formes, tout semble provisoire, toujours ailleurs se prépare quelque chose : une couleur, une forme...

[AUDREY] : Passées les côtes de Bretagne, la France est à bâbord, [FLORIAN] : l'Atlantique à tribord.

[MT] : Ce matin, le bateau tangue énormément, si bien qu'au petit déjeuner les choses glissent sur la table. Au vue de la carte, nous sommes à la pointe de la Bretagne : Finistère, (donc). Du vent qui, si on le prend de face, ne permet pas de respirer, d'un seul coup notre bouche est trop petite. Le vent est trop impérieux, il oblige alors à se recentrer, à trouver en soi l'espace unique et seulement nécessaire à la respiration. J'ai une tendance à respirer avec les yeux.
J'allume la radio à la recherche d'un programme français. En vain, je tombe sur la radio nationale espagnole où il diffuse l'information que Marcello Mastroïani est mort ce matin à une heure, à Paris.

Je reste presque deux heures sur le pont à regarder, observer et apprendre le nom des étoiles. Je sais que c'est Bételgeuse la grosse orange qui se trouve en face de mes hublots.

[FLORIAN] :

Et ce bateau tel un nouveau berceau
Lancement, du sang bat chaud incessant
Une lumière, un nouveau cadeau
Naissance nouvelle pour mes deux cerveaux
Balancement sans querelle vient l'enfant
Le vent berce l'eau, l'écume du lait
Et sans ciel, la boussole donne la paix

[MT] : C'est étonnant, je ne vois pas l'horizon. Je souris. Le ciel et la mer se confondent. Le sillage est une écriture, un signe. Quel travail que d'être marin ; ils tirent, roulent les cordages.

[FLORIAN] : Nuit blanche. Dieu est peut-être un écrivain qui a perdu la mémoire de ses personnages.
Il oublie leur nom, il les oublie parfois totalement.

[AUDREY] : Nous longeons les côtes d'Espagne. J'ai mal dormi. Sans cesse balancé dans mon lit. [MT] : Difficile de trouver le sommeil avec les bruits de grincements, d'entrechocs.
[KARLA] : Des images que pourtant je tente d'oublier, me viennent.

[MT] : Je vais à l'avant du bateau. Je sens mon âme se dissoudre dans la mer, les éléments, le ciel, les nuages, le vent.
Je n'ai plus d'idée. Seulement le vent à travers ma face.
Le feu a besoin de frottement, pour consumer quelque chose. La mer et la terre se suffisent à elles-mêmes et le vent sans origine passe.

Retrouver cet endroit où l'on ne sait pas où l'infini est possible, cette place qui s'appelle [FLORIAN] : "je commence", [AUDREY] : "je respire", [KARLA] : "j'écoute", [MT] : ce lieu sans raison où débute la véritable compréhension de soi.

Après avoir médité sur la mer, ses tourbillons, ses miettes d'argent, cette fusion de liquide, cette terre vaginale, je songe à cette énergie sans rupture où tout reste lié.
L'océan comme un enfant capricieux et exigeant s'engouffre dans ma tête. Au fond il reste très mystérieux, dissimulé, presque invisible. Ce sont des myriades de monticules d'une matière indomptable et sans lois, un immense fleuve sans source et sans chute. Un grand lac sans bordure, un étang nomade sans arrêt et pourtant si immobile dans sa masse.

Ce soir, j'observe les étoiles à l'avant du bateau. Sur une petit tourelle où il n'y a pas d'antennes : Sirius, Acrux, Nunki, Achernar, Bételgeuse, Bellatrix, Aldébaran, Procyon deviennent les complices de la nuit tombante.
Nous passons le tropique du Cancer. Nous sommes aux environs du cap Blanc. Avançons-nous plus vite ? Cela est dû au fait qu'on s'approche de l'équateur, on a moins de pression, la loi de gravité agit moins sur nous, le cargo glisse plus promptement vers la Croix du Sud.

Je me couche tôt, vers vingt heures trente. *Les Métamorphoses*.

Les anciens grecs ne voyageaient-ils pas par mer pour le plaisir et pour la santé : n'était-ce pas la Thalassa-thérapie ?

Je parle avec le premier officier vers dix-sept heures quinze. Hier, il a aperçu une baleine. Il me raconte les dangers de Panama, l'argent et les papiers volés. Décidément, la violence semble omniprésente sur ce continent.

Ce soir nous approchons de la même latitude que celle de Nouakchott et des îles du Cap Vert.

J'ai l'impression étrange de n'être plus devenu soudain qu'un souvenir…